# Théâtre Français. *Les Femmes savantes*, *La Jeunesse de Henri V*.

Il ne faut pas croire Grimarest, auteur d'une Vie de Molière ; ce compilateur d'anecdotes suspectes veut ainsi faire honneur à Louis XIV du succès des *Femmes savantes*, et il retourne l'aventure du *Bourgeois gentilhomme*. Selon lui, *Les Femmes savantes* furent d'abord jouées à la cour, et très froidement accueillies ; les courtisans prirent peu de plaisir à la peinture de trois bégueules entêtées de bel-esprit, et deux pédants enflés de vanité, d'un bourgeois esclave de sa femme et tout occupé de son pot et de son rot. Grimarest prétend que, dans une cour galante, on ne pouvait goûter le ridicule jeté sur les femmes qui se piquaient de science et de littérature : il fallut, dit-il, que le roi donnât hautement son suffrage aux *Femmes savantes*, pour réconcilier les gens du grand monde avec cette comédie. Il est très permis, et même très raisonnable de se moquer d'une historiette plus que douteuse, et qui n'est que la répétition d'une autre beaucoup plus certaine.

*Les Femmes savantes* eurent du moins à la ville un succès qui ne peut être contesté, et auquel Devisé, auteur du *Mercure Galant*, a rendu témoignage, quoiqu'il fut ennemi secret de Molière, et partisan de l'abbé Cotin. Dans le siècle suivant, de prétendus sages ont montré autant de froideur pour *Les Femmes savantes*, que d'enthousiasme pour *Le Tartufe*; ils n'ont pardonné à Molière d'avoir attaqué les pédants et les pédantes, qu'en faveur de la force comique qu'il avait déployée contre les dévots et les dévotes. Les femmes, engouées de science et d'esprit, étaient, dans le dix-huitième siècle, la plus solide ressource des nouveaux sophistes, sous le double rapport de l'ambition et de l'intérêt ; c'était par leur crédit qu'ils obtenaient de la cour des places et des pensions ; elles recrutaient pour eux des prôneurs ; elles travaillaient au succès de leurs pièces, et procuraient le débit de leurs livres : c'était à la table de ces révérendes mères de la nouvelle église, que les nouveaux docteurs, environnés de tout l'éclat du luxe et de la grandeur, prêchaient contre les riches, contre les grands et contre la cour.

Des écrivains qui avaient tant d'obligation aux femmes savantes du dix-huitième siècle pouvaient-ils approuver la manière dont Molière avait traité les pédantes du dix-septième ? Thomas est celui qui en parut le plus scandalisé ; admis dans la société d'une grande dame, il avait composé, pour lui faire la cour, un gros volume bien ennuyeux et bien fade en l'honneur de l'esprit et du talent des femmes : il ne pouvait qu'être révolté de l'indécence des propos du bon homme Chrysale et de la servante Martine ; il en a témoigné se mauvaise humeur dans ce même livre, monument de la faiblesse de son esprit et son respect pour l'esprit des femmes ; mais il est plus commun et plus facile d'avoir de l'humeur que d'avoir raison. Thomas du reste était un des plus honnêtes hommes de la secte ; c'était de bonne foi qu'il condamnait Molière, et qu'il adorait *Les Femmes savantes*: c'était un rhéteur qui n'avait aucun goût en littérature, et des vues très bornées en philosophie.

Ce qui distinguera toujours les pédantes de l'hôtel de Rambouillet des autres femmes infatuées de prose, de vers et de beaux-esprits, c'est l'extrême rigueur de leur code galant, c'est leur désolant platonisme, c'est leur mépris pour le corps, la matière et les sens ; c'est l'inexorable sévérité de leur jurisprudence amoureuse qui n'admettait que l'union des âmes, et proscrivait, comme autant de crimes, les désirs impurs et les idées charnelles. Les femmes d'esprit des époques suivantes se sont montrées plus matérielles, ou, si l'on veut, plus des naturelles, plus amies de la population ; elles n'ont supprimé aucun des petits savants qui voulaient venir au monde. Aujourd'hui, que la saine physique est si perfectionnée, ce qu'on trouve de moins plaisant, c'est cette métaphysique des précieuses de l'hôtel de Rambouillet ; on est même un peu choqué des termes injurieux dont elles se servent pour décrier la partie animale qui nous paraît mériter plus d'égards et de ménagements ; on trouve plus de grossièreté que de comique dans l'énergie du style qu'elles emploient pour déclamer contre l'appétit grossie des sens et de la chair ; en un mot, on a pitié de leur ignorance en physique, et du mépris qu'elles témoignent pour la nature, dans un temps où la connaissance de l'histoire naturelle a fait de si grands progrès.

Deux hommes très célèbres, Molière et Voltaire, ont également abusé de leur célébrité, jusqu'à se permettre sur la scène la satire personnelle contre un auteur vivant : cette licence est absolument tout ce que Voltaire a de commun avec Molière, auquel il ressemble si peu dans tout le reste ; il y a même encore une différence assez marquée dans l'espèce de satire dont ils ont fait usage l'un et l'autre. Molière a mis dans la sienne de la gaieté, de l'esprit, du bon comique ; Voltaire a trouvé le secret de rendre la satire ennuyeuse et dégoûtante, en y mettant une animosité, une rage, qui ont fait moins de tort à son ennemi qu'à lui-même. La grande majorité du public a regardé Fréron comme un homme bien irréprochable, puisque le plus bel esprit de l'Europe n'avait pu l'attaquer qu'avec la calomnie la plus grossière. Fréron ne prêtait donc gère au ridicule, puisque Voltaire n'avait pas trouvé contre lui de meilleure plaisanterie que celle de le représenter comme un délateur et un espion. Molière, pour immoler Trissotin à la risée publique, n'eut besoin que de faire commenter, par *Les Femmes savantes*, un sonnet impertinent de ce malheureux auteur. J'aurais désiré que Molière en fût resté là, et qu'il ne fût pas sorti des bornes de la satire littéraire en diffamant le caractère et la personne de son ennemi, il s'était déjà trop permis lorsqu'il avait osé ridiculiser en plein théâtre les vers d'un auteur vivant et très connu : c'était mettre le comble à l'outrage que d'attaquer dans son honneur un académicien, un prédicateur du roi, et de peindre comme un malhonnête homme celui qui n'avait d'autre crime que d'être un mauvais poète. Dans sa scène avec Henriette, l'abbé Cotin n'est plus un poète pitoyable, un bel-esprit ridicule ; c'est un homme bas et vil qui veut épouser malgré elle une fille riche, au risque de ce qui peut en arriver non parce qu'il est aveuglé par l'amour, mais parce qu'il est dominé par l'intérêt : c'était assurément violer toutes les lois de la société, et toutes celles de la comédie, que de prêter sur la scène à l'abbé Cotin un caractère aussi méprisable.

Par quelle offense cet abbé avait-il pu enflammer à ce point la haine et la vengeance de Molière ? On assure qu'après la représentation du *Misanthrope*, Cotin et Ménage avaient couru chez le duc de Montausier, et qu'ils s'étaient efforcés de lui persuader que Molière avait voulu le jouer sous le nom d'Alceste : l'abbé avait en outre fait entrer Molière dans une satire composée contre Boileau, et il ne leur avait pas épargné les injures à l'un et à l'autre. Molière, irrité, résolut de tirer de Cotin une vengeance qui se fit mieux sentir au coupable que les hémistiches satiriques de Boileau ; d'ailleurs, l'auteur des *Femmes savantes* avait déjà lui-même été traduit sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, et il s'était déjà exercé à de cruelles personnalités dans *L'Impromptu de Versailles*, où, pour se venger de Boursault, il l'avait bafoué sous son propre nom.

*L’Écossaise* ne nuisit point à Fréron, ce fut Voltaire qu'elle déshonora ; la satire était trop grossière, et Fréron avait pour lui tout ce qui tenait encore en France aux anciennes institutions et aux principes du gouvernement : c'était là son plus grand crime aux yeux de Voltaire. La comédie des *Femmes savantes* fut un assassinat ; l'abbé Cotin resta frappé de mort civile, abandonné de ses amis qui le fuyaient comme un pestiféré, oublié de tout le monde comme un homme déjà enseveli et enterré. La littérature n'avait encore offert aucun exemple d'une disgrâce aussi terrible, d'une décadence aussi soudaine, après tant d'éclat, de faveur et de gloire ; car, on ne peut le dissimuler, Cotin, à la honte du siècle fameux regardé comme le siècle du bon goût, Cotin était à la mode ; on le vantait comme un bel-esprit ; il faisait les délices des plus brillantes sociétés ; au palais du Luxembourg, à l'hôtel de Rohan, chez Mad. de Nemours, et dans plusieurs des premières maisons de la capitale, on l'écoutait comme un oracle ; on admirait ses madrigaux et ses sonnets ; ses petits vers galants étaient l'ornement du *Mercure*; dès que ses *Œuvres* avaient paru au grand jour de l'impression, deux éditions en avait été rapidement enlevées ; Mlle de Montpensier, celle qui épousa le duc de Lauzun, était pénétrée d'estime pour le mérite de l'abbé Cotin, et l'honorait même du titre de son ami ; et voilà que la comédie de Molière, comme un coup de foudre, l'écrase et l'anéantit dans un instant ! Personne n'ose prendre sa défense ; personne n'a le courage de s'élever contre cet abus de la satire, qui va jusqu'à jouer un homme en plein théâtre. Devisé lui-même, en paraissant le consoler, le persifle en effet, lorsqu'il lui dit sérieusement que Socrate n'en fut pas moins révéré pour avoir été jour par Aristophane ; que la comédie des *Femmes savantes* ne fera qu'exciter l'envie de lire les écrits de Cotin et d'aller à ses sermons. Enfin, cet ancien ministre d'Apollon, ce favori des neuf Sœurs, tombé dans la disgrâce la plus complète, voit tous les courtisans lui tourner le dos, et feindre de ne le pas connaître.

L'abbé Cotin, étourdi d'un coup si rude, s'abandonna lui-même ; l'âge l'avait déjà mis hors de combat. Une des principales causes de la révolution qui se fait dans sa fortune littéraire, c'est qu'il était vieux, et qu'il n'avait pour lui que les gens de la vieille cour : un vieillard qu'on renverse ne se relève pas aisément de sa chute. Cependant, depuis cet accident, il fit encore imprimer un sonnet dans *Le Mercure*, et composa huit vers sur la bataille de Cassel : ce sont là les seuls signes de vie qu'il ait donnés ; il était si bien mort pour le public, que Richelet, en 1673, annonça qu'on avait enterré l'abbé Cotin dans l'église de Saint-Méry. Il lui ôtait sans façon neuf ans de vie ; car l'abbé Cotin est mort au mois de janvier 1682. L'abbé Dangeau lui succéda à l'Académie, et dans son discours de réception il fut très avare d'éloges pour son prédécesseur. Le directeur, dans sa réponse, garda sur le défunt le plus profond silence, ce qui est absolument contraire aux formes académiques. Je suis persuadé que Boileau lui-même, s'il eût succédé à Cotin dans l'Académie, n'eût point envié à son confrère mort les louanges d'usage.

Ce qui nuisit le plus à l'abbé Cotin, ce fut moins sa vieillesse qu' l'affaiblissement prématuré de son esprit, dont la trempe n'avait jamais été bien vigoureuse : il végéta encore dix ans après *Les Femmes savantes*; et sa raison était si fort baissée dans les dernières années de sa vie, que sa famille fit des démarches pour lui faire nommer un curateur.

Il était venu beaucoup de monde aux *Femmes savantes*; il faut mettre une partie de ce concours sur le compte de *La Jeunesse de Henri V*; *Les Femmes savantes* sont bien jouées, *La Jeunesse de Henri V* encore mieux.

Geoffroy.